



HAL
open science

Hommes en formation de sage-femme : des étudiants singuliers, des profils pluriels

Alice Olivier

► **To cite this version:**

Alice Olivier. Hommes en formation de sage-femme : des étudiants singuliers, des profils pluriels. *La santé en action*, 2017, 441, pp.18-19. hal-01649144

HAL Id: hal-01649144

<https://sciencespo.hal.science/hal-01649144>

Submitted on 27 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Les étudiants hommes sages-femmes choisissent ce cursus pour des raisons variées : intérêt pour la profession, souci de stabilité professionnelle, souhait d'ascension sociale ou encore stratégie pour rejoindre, à terme, une autre formation.

Hommes en formation de sage-femme : des étudiants singuliers, des profils pluriels

Alice Olivier,
doctorante en sociologie,
Observatoire sociologique
du changement (Sciences Po)
et Institut national d'études
démographiques (Labex iPOPs).

Historiquement réservée aux femmes, la formation de sage-femme s'est ouverte aux hommes en 1982. Elle reste toutefois l'une des plus fémi-

nisées de l'enseignement supérieur français : en 2015, les femmes représentaient plus de 97 % des effectifs¹. Parce qu'elle place la santé des femmes au cœur de la pratique et valorise des compétences de soin, de patience et d'écoute généralement associées à ces dernières, elle est considérée comme une filière d'études « féminine² » par excellence.

Dans ce contexte, les rares hommes qui y étudient font figure d'exception : comment s'orientent-ils vers la maïeutique, et quelle est ensuite leur expérience dans cette formation ?

Cet article – qui s'inscrit dans une recherche doctorale en cours – apporte des éléments de réponse à partir de l'analyse d'entretiens et d'observations menés au sein de quatre écoles de sages-femmes, ainsi que de l'exploitation de données statistiques nationales sur cette filière.

« Choisir » de devenir sage-femme : le poids des dispositions et des modalités de recrutement

Les trente et un étudiants hommes rencontrés dans le cadre de cette recherche ne correspondent pas à un profil unique : comme pour leurs condisciples femmes, on observe une pluralité de configurations – en termes d'origines sociales, d'aspirations parentales, de dispositions de genre ou encore de parcours scolaire – sous-jacentes à leur orientation vers la maïeutique. Certains ont connu des socialisations familiales et amicales peu marquées par le genre : ils pensent que le sexe d'un individu ne doit pas déterminer son choix d'études et se tournent vers la formation de sage-femme par intérêt pour la profession. D'autres ont une approche plus différenciée et considèrent que certains domaines sont plus adaptés aux femmes ou aux hommes. Ils choisissent toutefois la maïeutique, soit parce que celle-ci leur assure une stabilité professionnelle et/ou une ascension sociale qui les invitent à mettre de côté leurs réticences genrées, soit parce qu'ils espèrent bénéficier par la suite d'un système d'équivalences pour rejoindre

des filières correspondant davantage à leurs aspirations sociales et à leurs dispositions de genre.

Les étudiants hommes sont beaucoup plus nombreux que les femmes à ne pas connaître la profession – même partiellement – en amont de leur première année d'études de santé. Ils la découvrent uniquement parce qu'elle est proposée dans le cadre d'un recrutement commun à plusieurs filières³. Ainsi, si les premiers hommes arrivent en formation en 1982, leur part dans les effectifs explose en 2002 seulement, lorsque le concours d'entrée est mutualisé à celui d'autres filières médicales. Elle passe alors de 1,4 % à 8,5 % en un an⁴ : nombre d'entre eux choisissent la maïeutique, parce qu'on leur propose une place dans cette formation au vu de leur classement aux épreuves communes. Après s'être plus ou moins stabilisée quelques années, cette proportion diminue de nouveau suite à la réforme de 2010⁵. Les candidat.e.s doivent désormais choisir, dès la fin du premier semestre de l'année commune aux études de santé, les filières qu'ils et elles présentent, et passer des épreuves spécifiques en conséquence au second semestre : ceci ne laisse plus la possibilité d'envisager la maïeutique une fois le concours obtenu. Finalement, que leur choix soit motivé par une découverte intéressée de la profession au cours de la première année d'études de santé, ou que ce soit une orientation par défaut faute d'accès à d'autres formations médicales, il apparaît que les modalités

L'ESSENTIEL

▣ **Comment les rares hommes sages-femmes s'orientent-ils vers cette profession ? Quelle est leur expérience pendant la formation ? Éléments de réponse à partir d'observations et d'entretiens.**

▣ **Leurs motivations pour apprendre la profession de sage-femme sont très variées.**

▣ **Souvent considérés comme des étudiants « à part » par les étudiantes, les enseignantes et les encadrantes de stage, les étudiants hommes vivent leur formation de différentes façons, notamment en fonction de leurs points de vue et pratiques antérieurs en termes de genre.**

de recrutement appliquées dans la filière jouent un rôle central dans l'arrivée d'hommes en formation de sage-femme.

Une place à part dans le groupe étudiant

À leur arrivée en formation de sage-femme, les étudiants hommes font l'objet d'une attention spécifique : dans un groupe très majoritairement composé de femmes, ils sont particulièrement visibles. Les étudiantes n'hésitent pas à mobiliser différents clichés sur les hommes sages-femmes – qui seraient « efféminés » ou « coureurs de jupons » – pour plaisanter avec eux, tout en les encourageant à investir les rôles dotés d'un certain pouvoir au sein du groupe étudiant, tels que ceux de délégué ou de représentant associatif. Ce phénomène s'atténue cependant progressivement : sur le long terme, elles leur enjoignent plutôt de s'inscrire dans un processus d'amoindrissement des différences de sexe. Elles ne gromment pour autant pas toute distinction entre elles et eux : appréciant de pouvoir les mobiliser « en tant qu'hommes » sur certains sujets – conseils sur leurs relations amoureuses par exemple –, elles les maintiennent à une place à part tout au long de la formation.

La réaction des hommes à cette situation est notamment liée à leurs dispositions antérieures en termes de genre et à la façon dont ils se sont orientés vers la maïeutique. Ainsi, ceux qui sont le plus à l'aise avec leur choix d'études acceptent volontiers

de se fondre dans le groupe étudiant. D'autres s'adaptent de façon plus progressive : d'abord gênés par ce qu'ils perçoivent être un risque de féminisation, ils adoptent au fur et à mesure les codes du groupe étudiant, en parallèle de la consolidation de leur souhait d'étudier la maïeutique. Enfin, un dernier groupe d'hommes, déçus de leur orientation, se montrent réfractaires à l'atténuation de la distinction entre les sexes et développent différentes stratégies pour y résister : mise en scène d'une virilité exacerbée, surjeu de leur supposée féminisation ou encore rapprochement avec les autres hommes du groupe.

Des expériences le plus souvent positives en stage

Si certaines des sages-femmes enseignantes et encadrantes de stage interrogées affirment que les hommes sont pour elles des « étudiants comme les autres », elles sont nombreuses à leur réserver un accueil très chaleureux : souscrivant à de fortes représentations de genre, elles associent leur présence à une meilleure ambiance dans les équipes et les promotions ; elles considèrent par ailleurs souvent que les hommes entretiennent un rapport moins scolaire à la profession, et qu'ils risquent moins de se faire piéger dans un trop-plein d'affect lorsqu'ils accompagnent des couples. Dans tous les cas, le fait que les hommes soient si peu nombreux les rend particulièrement visibles dans les classes et dans les services, une situation susceptible de favoriser leur apprentissage : « Moi,

j'avais déjà fait des accouchements tout seul en fin de L2 [deuxième année], alors que normalement c'est ce qu'on fait en L3 [troisième année]. Mais parce que... voilà, j'étais un mec, donc tout le monde m'avait repéré, et toutes les sages-femmes me disaient : "Ouais, mais tu veux pas essayer tout seul ?" [...] Avec les filles de ma promo, on appelle ça "le syndrome du chromosome Y" ! » (Quentin, 23 ans, troisième année).

Avec les patientes, la situation peut sembler plus compliquée : certaines refusent de se faire examiner par un homme. Ceci entraîne parfois des frustrations pour les étudiants qui ont le sentiment de manquer des opportunités de formation, voire de faire l'objet de traitements discriminatoires. Il faut toutefois fortement nuancer ce constat : d'une part, ces refus sont rares et semblent surtout concerner les étudiants en début de formation, lorsqu'ils sont eux-mêmes peu à l'aise dans une situation de soin qu'ils ne maîtrisent pas encore ; d'autre part, en cas de refus, nombreuses sont les sages-femmes encadrantes qui affirment leur soutien aux étudiants une fois la consultation passée, voire qui prennent ouvertement leur défense face aux patientes. Finalement, ces situations participent elles aussi au maintien d'une singularité des étudiants hommes : même quand ils ont souhaité devenir sage-femme et qu'ils ont des dispositions de genre peu différenciées, ils ne sont, de fait, jamais tout à fait des étudiants sages-femmes « comme les autres ». ■

Contact : alice.olivier@sciencespo.fr

VOUS AVEZ DIT « SAGE-FEMME » ?

Les étudiants hommes rencontrés sont unanimes : lorsqu'ils évoquent leur future profession, leurs interlocuteurs leur demandent systématiquement comment les appeler, s'amusant souvent de la connotation féminine du terme « sage-femme ». Ils leur expliquent alors que, puisqu'il signifie « qui a la connaissance sur les femmes » (et non pas « femme qui a la connaissance »), ce dernier est utilisé pour tous les professionnels. Mais, au-delà de ces considérations étymologiques, nombre d'entre eux discréditent cette question qui

ne concernerait, selon eux, que les hommes peu à l'aise dans ce domaine « féminin » : « Tous les gens me disent ça : "On dit pas maïeuticien ?", "On dit pas sage-homme ?"... "Ben non, on dit sage-femme !" Et moi, je dis aux gens : "Vous savez, moi, je m'en fous complètement qu'on m'appelle sage-femme." [...] Je dis pas [...] "Je suis le maïeuticien." Je pense que les mecs qui disent ça, c'est qu'ils ont un souci. Qu'ils sont pas à l'aise. [...] T'es sage-femme et puis c'est tout ! » (Arthur, 24 ans, cinquième année).

1. L'ensemble des statistiques sont tirées de l'« Enquête annuelle sur la formation aux professions de santé » (Drees).

2. L'usage de guillemets souligne ici le caractère socialement construit de ce lien entre femmes et formation de sage-femme, invitant à mettre clairement à distance toute conception essentialiste selon laquelle les femmes seraient « par nature » plus adaptées que les hommes à l'exercice de la maïeutique.

3. Principalement la médecine, l'odontologie et, depuis 2010, la pharmacie. Certaines filières paramédicales ont aussi la possibilité de recruter par ce biais, en fonction d'accords locaux avec les universités.

4. En 2001, on comptait 11 hommes sur 781 étudiant.e.s de première année ; en 2002, 74 sur 867.

5. En 2010, les hommes représentaient 10,7 % des effectifs de première année, en 2011, 5,3 % et en 2012, 3,4 %.